

LES SAVANES HUMIDES,
DERNIER REFUGE PASTORAL:
L'EXEMPLE DES WODAABE,
MBORORO DE CENTRAFRIQUE

Jean Boutrais

Jean Boutrais est géographe, Directeur de Recherches à l'ORSTOM. A partir de 1967, il étudie les problèmes agraires au nord du Cameroun. Ensuite, il se spécialise sur les systèmes d'élevage en savanes, notamment au Cameroun et en Centrafrique. Il prépare actuellement une synthèse sur l'élevage en plateaux camerounais. Son article provient d'une recherche financée par le Projet de Développement de l'Elevage dans l'Ouest centrafricain.

Résumé

Les WoDaaBe, vrais pasteurs sahéliens, deviennent pourtant de plus en plus nombreux en savanes humides de Centrafrique. C'est le résultat d'un transfert migratoire de grande ampleur. Il s'est accéléré récemment, en adoptant des itinéraires plus directs. L'arrivée des WoDaaBe en Centrafrique ne met pas un terme à la mobilité, méthode de leur pastoralisme. La spécialisation dans l'élevage conduit ces Mbororo à des choix originaux: l'isolement en brousse, la méfiance à l'égard des pouvoirs, la répugnance pour le travail agricole. Mais ce système pastoral «pur» ne survivra peut-être pas longtemps. Il ne peut se maintenir qu'à la faveur d'échanges réguliers avec les cultivateurs. Or, ceux des savanes humides refusent le troc des denrées agricoles avec des produits laitiers. Les WoDaaBe ont trouvé un refuge pastoral en Centrafrique mais en s'enfermant dans une impasse géographique et économique.

Abstract

Though they are true Sahelian pastoralists, the WoDaaBe have become more and more numerous in the humid savannas of Centrafrique. This is the result of a large migratory transfer. In recent years, pastoralists have migrated faster and taken more direct routes. After their arrival in Centrafrique, the WoDaaBe do not cease to move, mobility being a key of their pastoralism. As they are specialised in cattle rearing, these Mbororo people have an original way of life: they stay alone in the bush, they distrust powerful chiefs, they feel reluctant to do farming. But this «pure» pastoral system may not survive much longer. Pastoralists need to exchange goods with farmers. The problem is that the savanna farmers refuse to exchange their products for milk. The WoDaaBe found a pastoral refuge in Centrafrique but, at the same time, they are locked into a geographic as well as an economical bind.

Zusammenfassung

Obschon die WoDaaBe typische sahelische Viehzüchternomaden sind werden sie in neuerer Zeit immer häufiger in den feuchten Savannen von Zentralafrika angetroffen. Dies ist das Resultat einer grösseren Völkerbewegung. In letzter Zeit spielt sich diese Bewegung beschleunigt und unter Verwendung von direkten Routen ab. Nach ihrer Ankunft in Zentralafrika werden die WoDaaBe nicht sesshaft, sondern führen weiter ein Nomadenleben. Diese Mbororo, Spezialisten der Rinderzucht, besitzen einen besonderen Lebensstil: sie leben unabhängig im Busch, gehen den Obrigkeiten aus dem Wege und verachten ackerbauliche Tätigkeiten. Allerdings mag dieses richtige Nomadentum nicht länger lebensfähig bleiben, denn ein Austausch mit bäuerlichen Produkten ist lebenswichtig. Das Problem besteht in der Tatsache, dass die Savannenbauern es ablehnen, ihre Produkte gegen Milch einzutauschen. Die WoDaaBe fanden in Zentralafrika eine Zuflucht, befinden sich allerdings dort nun in einer geographischen und ökonomischen Sackgasse.

De grandes études anthropologiques ont présenté les WoDaaBe* comme de vrais pasteurs sahéliens. Ainsi, M. Dupire¹, dans son admirable ouvrage sur les *Peuls nomades* du Niger, montre que la plupart des vrais nomades sont des WoDaaBe. De plus, leurs lignages se révèlent les plus homogènes. Contrairement aux éleveurs semi-nomades ou sédentaires, ouverts à quelques traditions villageoises, les WoDaaBe ne reconnaissent que des valeurs pastorales. Ils vivent en permanence en brousse et présentent le plus grand écart culturel avec les cultivateurs. Pour cette raison, la description des nomades par M. Dupire s'appuie sur l'exemple d'un lignage de WoDaaBe en Ader et au Damergou.

De même, lorsqu'il présente les nomades du Bornou, D.J. Stenning² centre son analyse historique sur les WoDaaBe. Ici également, leurs clans se composent de lignages cohérents, cimentés par des liens de parenté réels ou supposés. Même si l'islamisation les a davantage marqués que ceux du Niger, le maintien de la cohésion familiale et la progression du troupeau mobilisent encore l'essentiel de leurs énergies. Cependant, les WoDaaBe du Bornou sont déjà entraînés dans un processus d'incorporation en un Etat musulman, entériné autrefois par l'administration anglaise. Leur organisation politique souple et élémentaire s'est hiérarchisée, en s'intégrant dans un dispositif administratif centralisé. La délimitation spatiale de chefferies pastorales par le pouvoir colonial a également renforcé l'intégration des WoDaaBe au Bornou. Bientôt, les intérêts des chefs divergent de ceux de leurs dépendants. Les exclusives ethniques et pastorales ont progressivement cédé la place à une insertion dans un Etat islamisé. Le processus d'intégration politique assure apparemment un ancrage de ces nomades à leurs parcours sahéliens.

Pourtant, en contradiction avec cette spécificité sahélienne, il est curieux de rencontrer aujourd'hui des WoDaaBe à un millier de kilomètres du Bornou, dans les savanes humides de Centrafrique. Rassemblements aux marchés d'hommes armés de gros bâtons à bouts ferrés, jeunes femmes et filles apportant de grandes Calebasses de lait, la taille enroulée du pagne indigo, arborant de belles chaussettes aux laines de couleurs vives, coiffure avec chignon et nattes agrémentées d'objets décoratifs hétéroclites: boulons astiqués et brillants, bouts de rayons de bicyclette, plaques de fer blanc; les WoDaaBe impriment dorénavant leur pittoresque aux paysages humains des savanes humides. Ils participent à l'animation des marchés, ils accentuent les contrastes entre cultivateurs et éleveurs. Leurs grands animaux rouge acajou, au cornage en lyre, parcourent maintenant toutes les savanes humides, jusqu'aux lisières de la forêt.

Comment ces pasteurs sahéliens se retrouvent-ils si loin de leurs pâturages habituels? Est-ce le prix qu'il leur a fallu payer pour le maintien de l'activité pastorale?

* Les majuscules B et D dans les noms peul correspondent à des consonnes implosives, transcrites habituellement par des lettres «crochées».

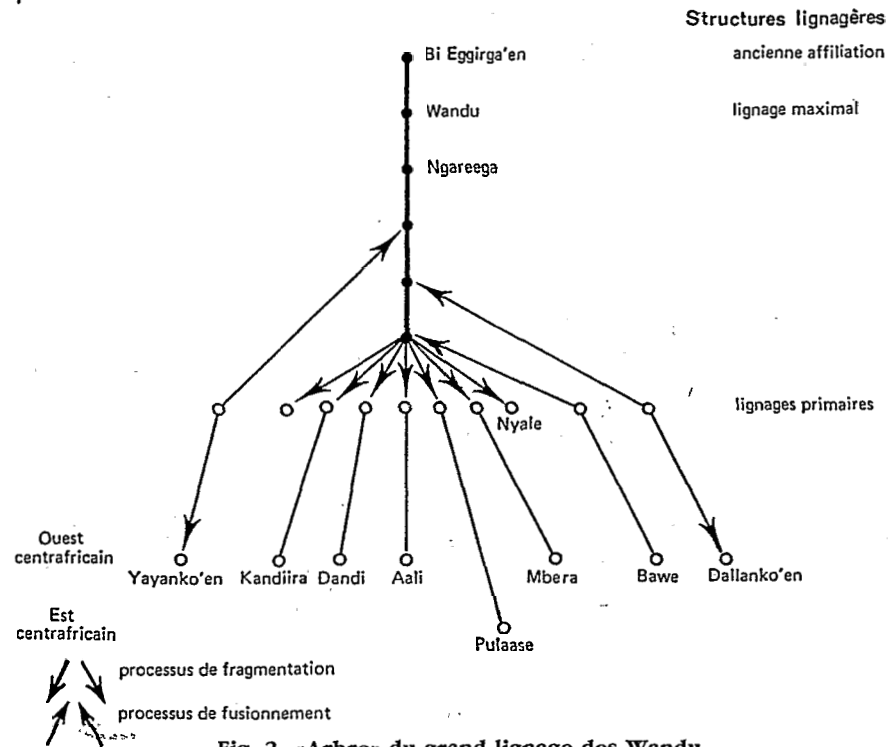


Fig. 2: «Arbre» du grand lignage des Wandu
(adapté de M. Dupire, 1970, p. 318)

plateaux du nord-ouest. Quelques membres d'autres lignages séjournent sur les plateaux au nord de Bocaranga. Ils se disent simplement *Bi Eggirga'en*, comme le sont les Wandu, ou bien *Degereji*. Des voisins, *Eggiwa'en*, relevaient au Bornou du clan des *WeweDBe*. Quelques *Rompo* se trouvent près de Bozoum. Tous ces *WoDaaBe*, originaires du Bornou, occupent les hautes savanes du nord-ouest ou celles de la Dorsale centrafricaine, sauf les *Dallanko'en*.

Ces derniers coexistent avec les membres de plusieurs lignages qui se rassemblent en plaine de Bangui. Bien que leur origine lointaine remonte également au Bornou, D.J. Stenning n'avait répertorié que le déplacement des *Mamaaji* en 1890, les autres étant passés depuis longtemps au nord du Cameroun. Ils gravitaient dans l'orbite de la chefferie de Figuil, la seule qui fut concédée à des *WoDaaBe* au Cameroun. Actuellement, environ 200 familles originaires de cette région se pressent au nord de Bangui, si bien que les autres *Mbororo* se plaignent d'une véritable invasion par les *WoDaaBe*.

Les *WoDaaBe* avancés le plus loin relèvent de quatre lignages. Les *Mamaaji* se répartissent entre la plaine de Bangui et la Dorsale centrafricaine, près de Bossembélé. Quant aux *Umarayel*, aux *Mbogganko'en* et aux *Ndottiranko'en*, ils se rassemblent tous au nord de Bangui.

Bien que dispersés en une traînée discontinue de Bocaranga à Bangui, les *WoDaaBe* sont plus nombreux sur les hauteurs du nord-ouest et en plaine de Bangui. A cette latitude, ils campent en première ligne sur le front pionnier des pasteurs en Centrafrique. En revanche, ils évitent les plaines cotonnières de Paoua et de Bossangoa, pourtant parcourues par d'autres *Mbororo*, mais plus densément cultivées. Cette localisation est déjà significative d'un choix pastoral.

Les grandes migrations vers le sud

L'installation des *WoDaaBe* en Centrafrique résulte de plusieurs vagues migratoires. Reconstituer ces poussées représente une entreprise délicate car la documentation écrite fait largement défaut. A partir d'un tableau des clans et des lignages au Bornou à la fin du 19^e siècle, D.J. Stenning signale cependant et date la sortie de quelques lignages, en précisant leur position en 1952. Ainsi, les Wandu et les Uba'en de la maison Kantu quittent le Bornou au début du siècle, en direction du plateau de l'Adamaoua. Mais un croquis de l'auteur montre également une «dérive» migratoire plus tardive d'Uba'en vers le Cameroun, après 1927.⁵

Premiers itinéraires par l'Adamaoua

D'après les traditions orales relevées en Centrafrique, plusieurs maisons relevant des Wandu abordent, dès le début de ce siècle, le plateau de l'Adamaoua camerounais en passant par Tignère. Là, ils se divisent; certains s'installent sur place tandis que d'autres se dirigent aux confins des lamidats de Ngaoundéré et de Tibati, sur la «table» de Minim-Martap. Soumis à de lourds prélèvements en bétail par les envoyés d'un chef foubé, ils peuvent ainsi se réfugier sur le territoire voisin (fig. 3).

Aux environs de 1910, des *Yayanko'en* montent sur le plateau de l'Adamaoua par le territoire de Rey et pénètrent à l'est du lamidat de Ngaoundéré, alors vide de bétail. Quant aux arrivées de Wandu et d'Uba'en, elles se succèdent en région de Ngaoundéré jusqu'aux années 1930. Mais l'expansion simultanée du cheptel des Foubé repousse les *WoDaaBe* vers Tibati d'un côté, vers le fossé de la Mbéré de l'autre. La création de la subdivision de Meiganga en 1931 encourage les *Mbororo* à s'y diriger, en échappant ainsi à la domination des Foubé. Mieux encore, ils entrent en Oubangui-Chari dans le sillage du groupe *mbororo* principal, les *Jaafun*, dès les premières années 1930. Dès lors, ils passent sous la dépendance politique de ces autres *Mbororo* dont certains *arDo* se montrent encore plus exigeants que les Foubé. Alors qu'ils ont fui les exactions des chefs foubé au Cameroun, les *Jaafun* reprennent à leur compte les mêmes méthodes à l'encontre des *WoDaaBe*.

Ceux-ci s'efforcent, à plusieurs reprises, de se libérer d'une nouvelle sujétion, en s'avancant aussi loin que possible vers les savanes les plus isolées. Dès les années 1920, des *Yayanko'en* quittent le lamidat de Ngaoundéré pour s'enfuir jusqu'à Gamboula, en lisière de forêt dense. Mais leur tentative échoue. Au cours

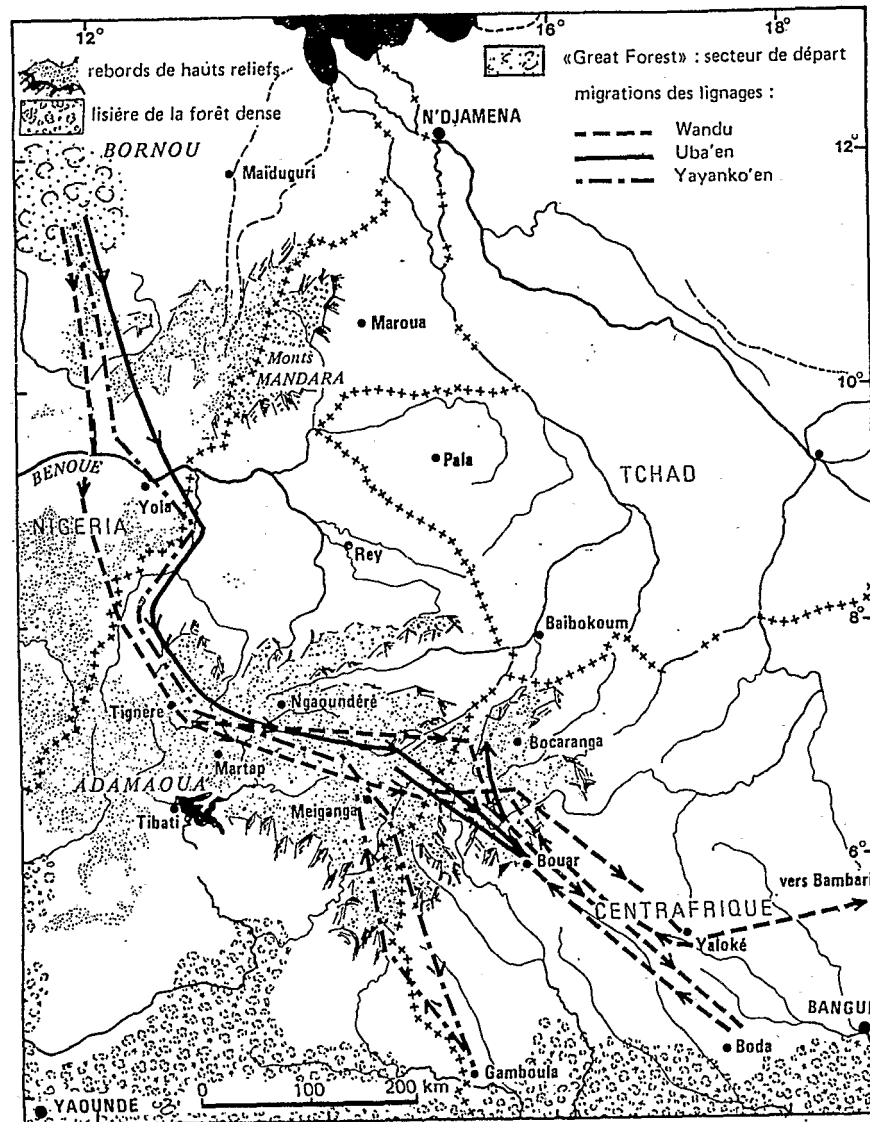


Fig. 3: Premières vagues migratoires des WoDaaBe, du début du siècle à 1940 (sources: enquêtes personnelles)

des années 1930, d'autres WoDaaBe tentent également de se soustraire à l'autorité des Jaafun. Des Wandu séjournent trois ans aux environs de Yaloké mais la trypanosomiase finit par décimer les troupeaux. Alors, ils se dispersent, les uns poussant encore plus loin vers Bambari, les autres revenant sur leurs pas aux environs de Bocaranga. Une autre incursion de Wandu en direction des savanes méridionales de Boda ne réussit pas mieux. Cette fois, les Jaafun interviennent auprès de l'administration coloniale pour qu'elle refoule les fugitifs vers la région de Bouar, afin de les replacer sous leur juridiction.

Les grands lignages WoDaaBe supportent difficilement la domination des Jaafun. Plutôt que d'entrer en compétition politique avec eux, ils tentent d'acquérir leur autonomie par la fuite vers d'autres pâturages. Mais ils se heurtent alors à une sorte de « seuil écologique ». En contrebas des plateaux, les savanes humides ne conviennent pas au bétail. Du moins, pas pour le moment.

Une épizootie de peste bovine parmi les troupeaux de Bouar, en 1939-40, achève de provoquer un reflux migratoire. Tandis que quelques lignages WoDaaBe suivent les Jaafun à Bambari, des Uba'en, presque ruinés, se replient sur Meiganga et Ngaoundéré; d'autres se réfugient à l'ouest de Bocaranga où les troupeaux ont échappé à l'épizootie.

Les Dallanko'en ont quitté le Bornou plus tard que les Wandu, à la fin des années 1930, avec peu de bétail. De Tignère, ils glissent vers le centre (Tibati) et l'est (Meiganga) de l'Adamaoua camerounais. Beaucoup s'engagent comme bergers, reconstituent lentement des troupeaux et se rapprochent alors des membres du lignage. Ils pénètrent sur Bouar et Bocaranga à la fin des années 1950 et au début des années 1960.

Après ces arrivées, le courant migratoire du Bornou vers l'Adamaoua se tarit. Les WoDaaBe espacent leurs visites au Bornou. Les retours au pays d'origine dans le but de nouer des alliances matrimoniales jouaient un effet d'appel à la migration. Une fois renseignés sur les conditions pastorales au sud, de nouveaux candidats à la migration se mettaient en marche. Mais les WoDaaBe de l'Adamaoua souffrent de la domination politique des Foulbé qui les écartent vers les secteurs les moins salubres. Sur Ngaoundéré, dès que les WoDaaBe s'installent et réussissent en des endroits autrefois vides, les Foulbé réagissent en expulsant les intrus.

L'évitement des Foulbé

Les derniers migrants qui accèdent aux environs de Tignère se sont mis en mouvement à partir du bassin moyen de la Bénoué : Figuil, Lombel, Demsa, Gashiga et Pala (fig. 4). Au début des années 1950, c'est le cas d'une branche des Ndottiranko'en, affiliée à la chefferie de Figuil. A partir de Tignère, ils traversent l'Adamaoua de part en part et débouchent près de Bocaranga au début des années 1960. En 1961, des Mamaaji de Demsa sont les derniers à gravir la « falaise » de l'Adamaoua près de Tignère. Ensuite, ils traversent rapidement le plateau. Après quelques années passées au nord de Meiganga en compagnie de Yayanko'en, eux aussi atteignent Bocaranga à la fin des années 1960. Ils rejoignent alors d'autres Mamaaji qui ont évité le détour par l'Adamaoua camerounais. A partir des plaines de la Bénoué, ils s'étaient dirigés directement vers les plateaux du nord-ouest

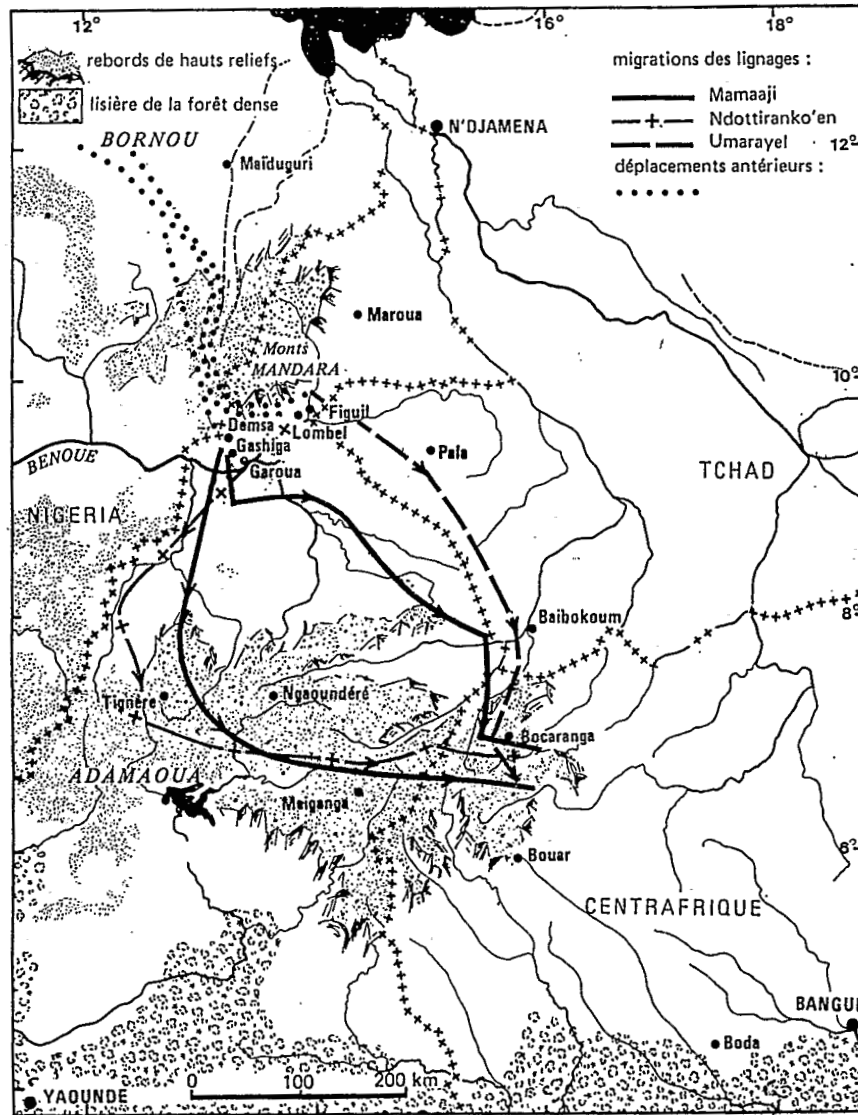


Fig. 4: Seondes vagues migratoires des WoDaaBe, de 1950 à 60
(sources: enquêtes personnelles)

centrafricain (fig. 4). Ce faisant, ils inauguraient un nouvel itinéraire plus direct qui supprime le précédent.

Dès les années 1950, des Umarayel arrivent sur les hauteurs de Bocaranga sans être passés par Tignère ni Ngaoundéré. Eux aussi ont séjourné longtemps dans la chefferie de Figuil mais la résultante de leurs déplacements est orientée vers le sud-est, à travers le Tchad, par Pala et Baïbokoum. De là, ils entendent dire que les troupeaux prospèrent sur *booseere*: la montagne. Ils décident alors d'entrer en Centrafrique et finissent par trouver des pâturages abondants au sud de Bocaranga. L'assistance vétérinaire, l'organisation des transhumances, l'achat de lait par la ferme de Sarki réussissent à les contenir au nord-ouest du pays.

À l'indépendance, la présence de WoDaaBe en Centrafrique résulte donc de deux courants migratoires, le plus ancien traversant tout l'Adamaoua camerounais. Mais les relations difficiles avec les Foulbé sédentaires écartent de plus en plus les WoDaaBe de cette région.

Afflux récents

Une turbulente migratoire se manifeste à nouveau lors des premières années 1970. En Centrafrique, l'encadrement des éleveurs se relâche, laissant libre cours à une poussée vers les savanes humides. Les WoDaaBe sont les premiers Mbororo à sortir des limites des anciennes Communes d'Élevage. Les lignages les plus anciens: Wandu et Uba'en descendent seulement en contrebas des plateaux ou s'avancent vers la Dorsale centrafricaine jusqu'à Yaloké. Les lignages n'ayant séjourné qu'une dizaine d'années à Bocaranga se dirigent au-delà, jusqu'à Bossembélé puis Boali en plaine de Bangui. Le fait que les nouveaux venus précèdent les anciens dans ce nouvel épisode migratoire est original. Mais ils sont bientôt rattrapés par d'autres migrants encore plus rapides. En deux ans, les Mbogz-ganko'en quittent les plaines de la moyenne Bénoué et parviennent aux lisières de la forêt dense, soit une trajectoire d'environ 600 km à vol d'oiseau (fig. 5).

Alors que beaucoup de WoDaaBe désertent les hauteurs de Bocaranga, des arrivants les remplacent à partir de 1980. La sécheresse des premières années 1970 déclenche une nouvelle vague de départs au Bornou. C'est le cas de Bîi Eggirga'en partis de Damboa, au sud du Bornou, en 1969. De même, les Eggiwa'en qui parviennent à Bocaranga en 1980 ont quitté Damaturu, à l'ouest du Bornou, quelques années auparavant. Ils ont traversé le sud des monts Mandara près de Bourha, descendu en plaines du Diamaré puis, la sécheresse persistant, continué la quête de meilleurs pâturages vers le sud.

À l'occasion de migrations récentes, plus rapides et plus dramatiques qu'autrefois, les WoDaaBe ont définitivement abandonné l'itinéraire par l'ouest de l'Adamaoua. Les Foulbé de Tignère accusent les Mamaaji d'avoir entraîné les mouches tsé-tsé sur les hauteurs en 1961. Ensuite, les mouches n'ont fait que s'étendre, provoquant la ruine de nombreux éleveurs sédentaires. Dès lors, les Foulbé et le service d'Élevage sont carrément hostiles au passage des Mbororo. En 1972-73, nombre d'entre eux sont impitoyablement refoulés en bas de Tignère. Désormais, les WoDaaBe traversent le sud-ouest du Tchad ou les plaines de Rey au Cameroun. Mais les migrants appréhendent les mouches tsé-tsé, autant

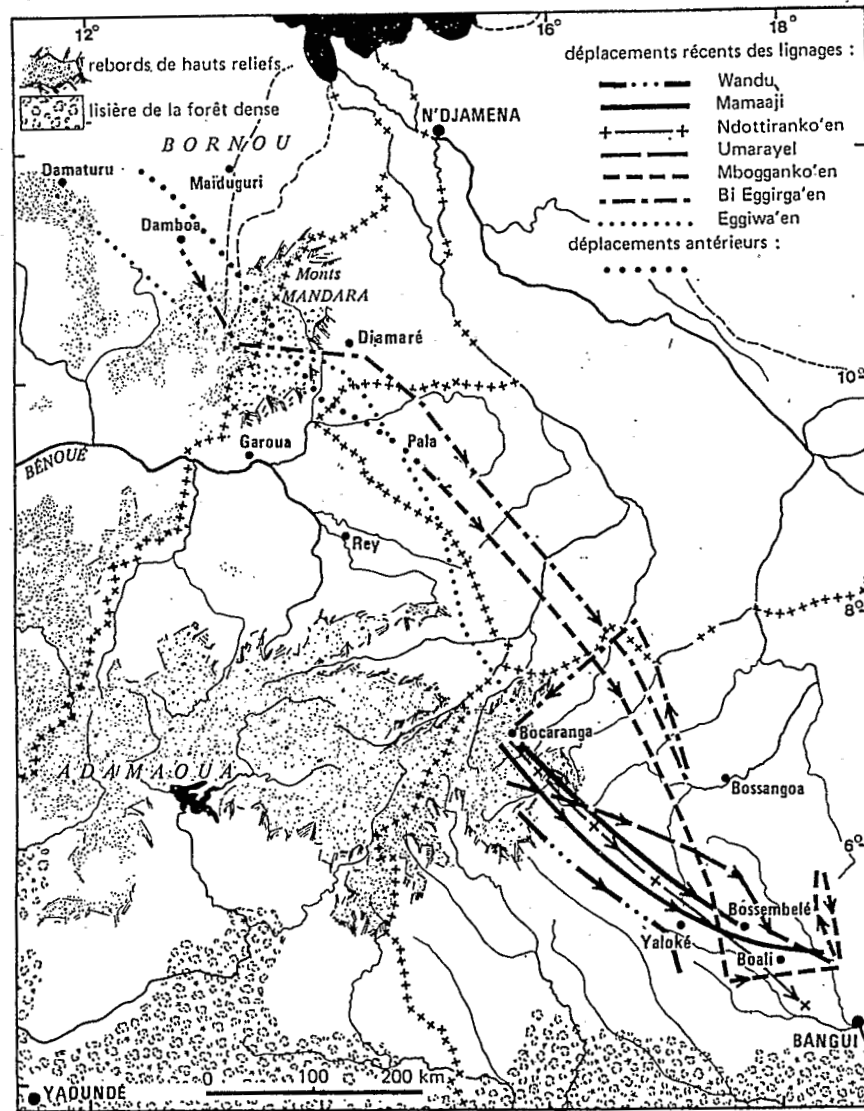


Fig. 5: Migrations des WoDaaBe à partir des années 1970
(sources: enquêtes personnelles)

que l'insécurité. Les cultivateurs tchadiens voient de plus en plus les WoDaaBe comme les ennemis du Nord. Dès lors, les migrants débouchent rapidement en Centrafrique.

La mobilité comme stratégie pastorale

Les WoDaaBe ne sont pas les seuls Mbororo à s'être introduits récemment au milieu des savanes humides de Centrafrique. Cependant, ils figurent parmi les pionniers dans la « conquête » de nouveaux pâturages. Ils présentent une capacité plus grande que les autres Mbororo à se déplacer avec le bétail sur de grandes distances, une plus grande disponibilité à l'espace. Leur stratégie pastorale est presque toujours fondée sur la mobilité. C'est une méthode de défense face à des agressions externes; c'est également une force, une capacité de s'adapter et de tirer profit, au loin, de meilleures conditions pour l'élevage.

Du nomadisme à la grande migration

Beaucoup de Peul de brousse réfutent l'appellation de Mbororo, se disant simplement Pullo. Ce n'est pas le cas des WoDaaBe qui reconnaissent également leur état de nomades, *eggooBe*: les gens qui se déplacent. Ils ne sont pas attachés à un endroit précis, se comparant à des oiseaux: « aujourd'hui ici, mais demain?... » Certains renchérisent, de façon imagée: « en cas de besoin, nous pouvons nous déplacer très vite, comme des aigles ».

Les WoDaaBe sont capables de parcourir de longues distances avec les troupeaux. Au contraire, beaucoup de Mbororo entreprennent actuellement des migrations en vendant les animaux pour en racheter d'autres ailleurs, à l'endroit souhaité. Au cours de leur migration vers le sud, des WoDaaBe ont parcouru 400 km en seulement un mois. Chaque matin, ils mettent le troupeau en marche, accomplissant un trajet quotidien moyen de 13 km. Eux-mêmes reconnaissent: « celui qui réussit cela est un vrai migrant, *eggoowo* ». Quand ils se donnent comme objectif d'atteindre un endroit distant de plusieurs centaines de kilomètres, les WoDaaBe le font rapidement. Les animaux ne se reposent qu'une fois parvenus à destination.

En cas de circonstances exceptionnelles, les déplacements peuvent encore s'accélérer. Les WoDaaBe expriment cette migration par les verbes *dogga*: courir, *daDa*: courir très vite, *faaya*: filer, *fera*: fuir. Cette fois, les animaux sont convoyés de nuit comme de jour, à travers la brousse, loin des pistes habituelles. C'est une marche forcée.

D.J. Stenning et M. Dupire ont expliqué de façon classique la migration qui procède par adaptations et changements partiels des circuits saisonniers. Il en résulte une dérive migratoire (*migratory drift*), un déplacement progressif et relativement lent. La sortie des WoDaaBe du Bornou a pu amorcer de cette façon mais, à un moment, le glissement « amiboïde » est délaissé pour un déplacement plus franc. Le premier type de migration passait par l'essai successif de pâturages peu éloignés. Cette fois, les nouveaux pâturages convoités se trouvent à de grandes distances. Les pasteurs ne peuvent les atteindre en glissant d'un

secteur à l'autre, par des modifications graduelles de parcours. La rupture avec les anciens circuits pastoraux intervient de façon brutale. La migration vers le sud relève de l'exode et de l'aventure. Distantes de plusieurs centaines de kilomètres, les savanes humides sont inconnues, même si des éleveurs apparentés y séjournent déjà. Pour marquer la différence avec les périples saisonniers, les WoDaaBe disent que telle année, ils sont «entrés» en migration: *min naati eggugo*. Rien à voir avec leur nomadisme au Bornou, aux allées et venues se fermant en boucle; c'était *taara*: aller ici et là.

Le recours à la grande mobilité est d'abord un moyen de défense face à des atteintes jugées insupportables. Autrefois, les pasteurs fuyaient ainsi les guerres et les oppressions politiques, de même que les grandes épizooties. Ces agressions redevenaient d'actualité, si tant est qu'elles aient jamais disparu. Soit par connivence, soit par ignorance, les administrations coloniales couvraient une domination des Mbororo par les chefs islamisés, notamment les Foulbé. Elle se manifestait par l'imposition de droits de passage ou de pacage dans leur territoire, de droit d'abreuvement aux sources natronées, le tout s'ajoutant à l'impôt officiel. En Adamaoua camerounais, la sujétion des Mbororo apparut au grand jour lors de quelques «affaires»: révoltes ou fuites de Mbororo exaspérés. En 1934, quelques-uns quittèrent ainsi Tibati pour se réfugier au sud, en dehors de l'Adamaoua. Mais le *laamiiDo*, sultan des Foulbé, intervint auprès de l'administration coloniale qui refoula les rebelles. «En apprenant la décision que je lui signifiai, l'ardo a pleuré et m'a déclaré que la première des raisons qui l'avaient incité à venir dans la région de Yoko était le désir d'échapper aux exactions du lamido de Tibati, que les Bororo étaient fatigués d'être pressurés de toutes parts et que, quoi qu'on fasse, il quitterait la région de Tibati.»⁶ En 1943, un Mbororo entre dans le territoire de Banyo et il tente d'éviter de payer le droit de passage mais il se voit confisquer tout son cheptel. Un rapport administratif note simplement: «il faut tenir compte de l'animosité qui règne entre les Foulbé et les nomades Bororo, ces derniers étant fréquemment exploités»⁷. Cependant, l'administration coloniale ne pouvait désavouer publiquement le chef foulbé. Aussi le Mbororo cité sera-t-il refoulé officiellement au Nigeria. Quant au territoire de Ngaoundéré, tous les Mbororo finiront par en être interdits de séjour.

Rien ne change avec l'Indépendance. Les administrateurs africains se montrent généralement hostiles aux pasteurs mal fixés, mal intégrés aux Etats indépendants: les Mamaaji quittent le nord du Cameroun par suite de deux impositions sur le bétail, l'une en saison des pluies et l'autre en saison sèche. A l'impôt sur le bétail (*jomorgol* ou *sofal*) s'ajoutent les pressions et les extorsions pratiquées par les agents d'Élevage qui exercent désormais un véritable pouvoir discrétionnaire en brousse. Là aussi, les pasteurs opprimés expriment leur situation par toutes les nuances du vocabulaire foulboundé: *dimba*: secouer, *jiiBa*: maltraiter, *Billa*: ennuyer, *fitina*: tourmenter, *titta*: soutirer, escroquer.

Les WoDaaBe deviennent vulnérables aux contextes politiques nationaux ou locaux dans lesquels ils sont intégrés, qu'ils le veuillent ou non. Les impositions s'alourdissent, même dans les Communes d'Élevage en Centrafrique. Avec la guerre civile au sud du Tchad et les abattages intempestifs de bétail au Nigeria lors de la guerre du Biafra, les pasteurs affrontent des circonstances dramatiques

dont les anciens avaient perdu le souvenir. En 1984, des WoDaaBe s'enfuient encore du Tchad, devant les attaques de soldats qui vivent sur le pays.

Par ailleurs, les grandes maladies du bétail ne sont pas jugulées. Dès qu'ils abordent les plaines de la Bénoué, les migrants exposent les troupeaux aux piqures des mouches tsé-tsé. Ils parviennent sur les hauteurs de l'Adamaoua avec un cheptel réduit et, parfois, presque anéanti. L'insalubrité des secteurs traversés accélère la migration, lui faisant prendre l'allure d'une course pour se soustraire à un désastre. Afin d'éviter les piqures des insectes, les déplacements se font de nuit. Quant à la peste bovine de 1983, elle a provoqué de grandes débandades au sud du Tchad.

La mobilité des WoDaaBe figure comme une réponse par la fuite et la dérobade à des obstacles insurmontables. Mais elle permet également de manifester un comportement essentiellement pastoral. La grande migration vers les savanes humides tire sa dynamique d'une quête de bons pâturages. Pour les WoDaaBe, rien ne compte si ce n'est la vache. Dans ce but, ils se tiennent toujours à l'affût de nouveaux pâturages.

Les déplacements vers le sud, au début du siècle, sont déjà décidés à partir d'une comparaison entre les conditions pastorales au Bornou et en Adamaoua. D'un côté, *mbidu*: *ndaa ngesa*, *ndaa sooynde geene*, *ndaa wuiBe*: «la souffrance; voilà les champs, voilà l'absence d'herbe, voilà les voleurs». De l'autre, *Fombina*, *ndiyam Buuti*, *geene Buuti*, *seedu wooda*: «au sud, l'eau est abondante, l'herbe est abondante, il n'y a pas de saison sèche». L'écart penche encore davantage en faveur des savanes lors des sécheresses des années 1970 qui frappent le Bornou et le nord du Cameroun. Des WoDaaBe partent de Gashua, au nord-ouest du Bornou, dès 1970. Lorsqu'ils parviennent dans la vallée de la Bénoué, près de Yola, ils jugent déjà que ça va mieux; ils ont retrouvé de l'herbe. Mais quelques années plus tard, les voici près de la frontière entre Tchad et Centrafrique, et là, c'est très bien: *babal BoDDum*, *buDo timmataa*, *ndiyam Bee-Bataa*: «c'est un bon endroit, l'herbe ne finit pas, l'eau ne tarit pas».

Presque tous les WoDaaBe l'affirment; ils ont abandonné le Bornou pour disposer de meilleurs pâturages. Récemment, cela est devenu une question de survie pastorale. Les WoDaaBe disent qu'ils suivent l'herbe: *buDo min tokki*. Il n'y a pas d'autre raison à leur exode: *gaynaaka tan min tokki*: «nous sommes partis uniquement à cause de l'élevage». Ils se disent préoccupés exclusivement par leur activité pastorale. Aucune autre considération n'intervient. Seules les difficultés de l'élevage les amènent à se déplacer vers les savanes humides: *durngol tan*: «seulement l'élevage».

Alors qu'au Bornou, les WoDaaBe étaient pratiquement «chez eux», disposant d'une place reconnue dans la société, de chefferies anciennes légitimées auprès du *Mai*, le sultan du Bornou, ils n'hésitent pas à quitter tous ces avantages pour assurer la sauvegarde du cheptel. En ce sens, il s'agit bien de gens passionnés par l'élevage. *Suuno durngol*, c'est «l'envie» de l'élevage et, en particulier, de bons pâturages. La dimension psychologique de l'activité pastorale a été discréditée dans les études récentes, notamment par la connotation péjorative attachée à l'élevage dit «sentimental». Il conviendrait de réhabiliter l'importance du mental chez les pasteurs comme ressort des décisions migratoires.

La mobilité saisonnière

Sey na'i: «il n'y a que les vaches». Même parvenus en savanes humides de Centrafrique, les WoDaaBe continuent la recherche des meilleurs pâturages. Leur disponibilité à l'espace se manifeste encore à chaque retour de saison sèche. Bien que celle-ci soit de courte durée à ces latitudes, les WoDaaBe pratiquent régulièrement une plus grande transhumance que les autres Mbororo.

D'abord, ils sont les premiers à se mettre en mouvement. Les pluies n'ont pas tout à fait cessé, les herbes n'ont pas brûlé que les WoDaaBe ont déjà quitté le site d'hivernage. *Be nasta geene, caka geene Be jippa*: «ils entrent dans les herbes, campent au milieu des herbes». Alors que les autres Mbororo ne transhument qu'après le passage des feux de brousse, conduisant leurs troupeaux sur les repousses d'herbe, les WoDaaBe s'efforcent d'abord de tirer parti des grandes herbes de saison des pluies, à la fin de leur cycle végétal. La masse herbacée est alors considérable: *na'i yakka tan*: «les vaches ne font que «croquer» (l'herbe)». Avant même que la saison sèche soit amorcée, les WoDaaBe sont en mouvement vers des pâturages non broutés, *na'i nyaama geene kosal*: «pour que les vaches mangent de l'herbe neuve». A la fin d'octobre, ceux qui stationnent sur la Dorsale centrafricaine, aux environs de Yaloké, sont déjà en mouvement vers le sud. Ceux qui séjournent au nord de Bangui se mettent en marche au début de novembre, plus d'un mois avant les autres Mbororo.

Les WoDaaBe accomplissent les plus longs trajets de transhumance en Centrafrique. Bien sûr, l'amplitude des déplacements se restreint au fur et à mesure que les éleveurs se rapprochent de la forêt dense. En partant de Bozoum, 150 km séparent les pâturages de saison sèche, situés au sud de Carnot. Dès Yaloké et Bossembelé, des WoDaaBe parcourent encore 100 km le long de la Lobaye ou jusqu'au sud de Boda. Ceux de Bougoula se déplacent d'une cinquantaine de kilomètres vers la forêt dense mais ceux de Kousindoro ne s'écartent que d'une dizaine de kilomètres. Au-delà de l'ampleur de l'éloignement saisonnier, c'est la fidélité à cette technique adaptée à des saisons sèches plus longues qui est remarquable.

La durée de la transhumance excède celle de la saison sèche, donc le temps théorique d'insuffisance fourragère. Aux environs de Yaloké et de Bossembelé, les WoDaaBe s'absentent 6 mois chaque année alors que la saison sèche ne dure que 3 mois. Autant le départ en transhumance est précoce, autant le retour se fait tardif. *Sey to geene maBBi, Be lora*: «c'est seulement quand les herbes ferment (couvrent le sol) qu'ils reviennent».

La diffusion de produits vétérinaires a pour effet d'accentuer le déploiement des transhumances, de libérer les déplacements. Elle affranchit partiellement les éleveurs des affections liées aux milieux humides: parasitoses, trypanosomiase bovine. Dès que les vétérinaires ont commencé à employer des trypanocides, les WoDaaBe n'ont pas hésité à pénétrer en secteurs infestés de glossines. Ce fut le cas, en particulier, en bas du fossé de la Mbéré. Lors des décennies 1930 et 40, ils séjournèrent à longueur d'année dans cette plaine, longeant la Mbéré en saison sèche. Puis les glossines ont infesté massivement ces basses savanes, chassant les WoDaaBe qui ont trouvé refuge sur les plateaux voisins. A partir des années 1960, les traitements trypanocides du service d'Élevage permettent de descendre

à nouveau en transhumance le long de la Mbéré. Le risque d'infestation est pourtant élevé mais les WoDaaBe passent outre. *To min kuli Badawnde, toy min yabay?*: «si nous avons peur de la trypanosomiase, où irons-nous?». Les troupeaux descendent donc vers les belles savanes à herbe à éléphant, puis remontent lorsque les nuages noircissent le ciel, annonçant l'arrivée des pluies. *Nden Di baBda Badawnde hiddeko*: «alors, les vaches s'efforcent de guérir de la trypanosomiase, en attendant (de retourner)». Les WoDaaBe tirent profit de la couverture sanitaire en un sens qui n'est pas prévu et certainement peu souhaité par les services vétérinaires. Mais, pour ces éleveurs intrépides, rassasier le bétail passe en priorité, même si cela conduit à prendre des risques.

Comme pour les grandes migrations vers les savanes, le ressort de la mobilité saisonnière des WoDaaBe tient à une volonté de changer souvent de pâturages. Cette quête les tient particulièrement en haleine lors de la saison sèche. Ils n'ont de cesse d'amener le bétail sur les meilleurs pâturages, si possible inexploités et ignorés des autres. De là ce comportement pionnier des WoDaaBe qui sont les premiers à découvrir des pâturages où les suit, plus tard, une cohorte d'autres éleveurs. Il est fréquent qu'en Adamaoua camerounais, des endroits portent le nom du BoDaaDo qui fut le premier à y séjourner. Les WoDaaBe ne tentent pas de tirer complètement profit de leurs découvertes. Le nouveau pâturage pourrait tenir longtemps les animaux en bon état, mais ils s'évertuent à trouver mieux ailleurs. *Min mboowi nyaamugo geene*: «nous avons l'habitude de manger beaucoup d'herbe». Comme certains agriculteurs sur brûlis ont été qualifiés de «mangeurs de forêt», les WoDaaBe se présentent en «mangeurs de savanes».

Critiques et éloge de la mobilité

En continuant la comparaison avec des cultivateurs en forêt, les WoDaaBe se conduisent-ils, de même, en grands destructeurs de pâturages? De nombreux responsables des affaires d'élevage ne sont pas loin de l'affirmer. Parmi les Mbororo de Centrafrique, les WoDaaBe se plient le moins volontiers à une réglementation des pâturages. Les agrostologues les accusent de partir trop tôt en transhumance. Ce faisant, ils allument des feux précoces qui ne consomment pas entièrement les pailles mal séchées et qui détruisent une biomasse herbacée importante. Pourtant, l'abandon précoce des pâturages d'hivernage évite de prolonger de fortes charges en bétail et laisse sur place un résidu d'herbes.

Inversement, il leur est reproché, d'un point de vue sanitaire, un retour trop tardif. L'humidité devenant plus forte, les animaux ne restent pas indemnes de maladies parasitaires ou d'autres, transmises par des insectes piqueurs. Lors des années 1960 et au début des années 70, les savanes de Yaloké-Bossembelé et de Boda étaient interdites aux Mbororo en saison des pluies, car jugées malsaines par le service d'Élevage. Les éleveurs pouvaient s'y rendre en transhumance, mais ils devaient regagner leurs pâturages habituels dès le retour des pluies. Or, les WoDaaBe étaient toujours les derniers à quitter les pâturages du sud; ils ne rentraient que poussés par les goumiers et les envoyés des chefs. Des WoDaaBe tentaient de se soustraire aux règlements en se cachant en brousse, loin des pistes. Dès qu'ils entendaient une voiture, c'était la fuite. En 1971, des WoDaaBe surpris aux environs de Yaloké sont escortés sous bonne garde au-delà de

Bozoum, en pleine saison des pluies. A la fin de la saison sèche, ils avaient négligé de regagner les pâturages qui leur étaient affectés.

La mobilité comme principe pastoral ne peut que se heurter à des tentatives d'exploitation «rationnelle» des savanes. Celles-ci supposent une stabilisation préalable des éleveurs, permettant d'instituer une pâture par rotation. Pourtant, en différant le plus possible le retour au pâturage d'hivernage, les WoDaaBe ne pratiquent-ils pas spontanément l'équivalent d'une rotation? D'une façon, ils ménagent ainsi les pâturages. Mais ils le font en recourant à des déplacements saisonniers de si vaste envergure que leur technique est assimilée à du «nomadisme» et condamnée.

Mal vus du service d'Élevage, les WoDaaBe le sont également d'autres Mbororo. Ils les accusent de transhumer trop loin et de façon imprudente, en secteurs insalubres d'où ils reviennent avec des animaux malades. Pour les accusateurs, il ne sert à rien de rassasier les animaux s'ils tombent malades, dès le retour. *Riba walaa, baraande meere, na'i yahataa yeeso*: «il n'y a pas de bénéfice, c'est rassasier pour rien, les vaches ne progressent pas». De fait, cette critique apparaît souvent fondée. Des WoDaaBe paient très cher des incursions en des pâturages plantureux mais malsains. C'est le corollaire inévitable d'une stratégie du risque. L'essai d'un nouveau pâturage réussit ou échoue; ils reconnaissent que la brousse les accepte (*jaBa*) ou non. En cas de réussite, le cheptel progresse rapidement, ce qui attire d'autres Mbororo. Ceux-ci critiquent les WoDaaBe, tout en bénéficiant de leurs initiatives.

En fin de compte, la mobilité des WoDaaBe serait plutôt bien adaptée au contexte des savanes humides qui semblent offrir de bonnes conditions pour une sédentarisation même si c'est illusoire. Quand les troupeaux séjournent plusieurs années de suite aux mêmes endroits, leur état sanitaire se détériore. Les maladies transmises par de multiples parasites se généralisent. Le moyen le plus simple de les contrer consiste à changer d'endroit. *Nokkuure hesre Buri jamu*: «un endroit neuf est plus sain». En changeant régulièrement les troupeaux de place, les WoDaaBe préviennent les maladies du bétail. Du point de vue sanitaire, la mobilité en savanes humides ne comporte donc pas que des effets négatifs.

Le choix de la brousse

Les WoDaaBe se distinguent des autres Mbororo par un isolement géographique et, en même temps, par une meilleure préservation de leur identité culturelle, appuyée sur une forte cohésion lignagère. La migration vers les savanes humides n'a pas entamé ces caractéristiques qui faisaient déjà leur originalité au Niger et au Bornou nigérian.

Mises à l'écart géographique et politique

Lorsqu'ils séjournèrent en Adamaoua camerounais, les WoDaaBe étaient repoussés par les Foulbé aux marges de l'aire d'élevage. Ils n'avaient pas accès, par exemple, au centre du lamidat de Ngaoundéré, autour de la grande source natronée de la Vina. Les Foulbé les contenaient à l'est du plateau ou dans le fossé

de la Mbéré, au voisinage de cultivateurs Gbaya. De même, ils s'installèrent sur le plateau de Bocaranga à l'écart des autres Mbororo. Alors que les Jaafun se rassemblaient autour de De Gaulle, les WoDaaBe s'isolèrent vers la frontière du Cameroun ou la haute vallée de l'Ouham. *Dum ladde meere, goDDo walaa, nyamndu walaa*: «ce n'était rien que de la brousse, il n'y avait personne, pas de nourriture». Rejet de ces éleveurs à la périphérie des aires d'élevage mais également, de leur part, choix délibéré de la brousse.

Actuellement, le schéma d'occupation du sol se répète de façon presque identique dans l'ouest centrafricain. De chaque côté des villages alignés le long des pistes, s'étendent les terres cultivées régulièrement. Un cours d'eau en marque souvent la limite avec les pâturages. Les savanes les plus proches sont appropriées par des Jaafun qui, parfois, réussissent à se placer le long d'une piste, dans l'intervalle entre deux villages. Les WoDaaBe se tiennent au-delà des parcours dévolus aux Jaafun, le plus loin des pistes. Parfois, ils s'écartent tellement en brousse que leurs troupeaux deviennent la proie d'animaux sauvages, surtout de bandes de cynhyènes ou de lions.

L'isolement géographique contribue à resserrer les liens entre WoDaaBe, notamment entre les membres d'une même «maison». Les chefs de familles se regroupent autour d'*arDo*, chefs traditionnels qui représentent les pasteurs devant les villageois et l'administration. Les groupes de dépendance autour des *arDo* woDaaBe restent de petite taille, de 10 à 20 familles, et gardent une grande homogénéité lignagère. Il n'en est pas de même de certains *arDo* jaafun qui ambitionnent de réunir le plus grand nombre possible de dépendants, même s'ils relèvent de plusieurs lignages. Les Jaafun aspirent au prestige du pouvoir alors que les WoDaaBe s'en défont. Aucun d'eux n'a accédé au titre de «représentant» au sein de l'organisation nationale des éleveurs en Centrafrique. Seuls, les Mbororo de Bozoum ont élu le candidat des WoDaaBe pour les représenter en 1980. Mais il s'est mis à gaspiller son cheptel en cadeaux aux fonctionnaires, si bien que ses fils l'ont abandonné. Puis les Jaafun ont refusé de le reconnaître et l'ont remplacé par un Foulbé marchand de bestiaux. *Diga naane, laamu, naa huunde BoDaaDo, WoDaaBe Don Baawo*: «depuis le passé, le pouvoir, ce n'est pas l'affaire d'un BoDaaDo, les WoDaaBe sont derrière»; telle est la position des Jaafun. D'une façon, l'hostilité des autres Mbororo interdit aux WoDaaBe de prétendre jouer un rôle politique. Leurs *arDo* restent des éleveurs dont les intérêts s'identifient à ceux de n'importe quel chef de famille.

La cohésion des petits groupes lignagers rassemblés autour d'un *arDo* se manifeste par le maintien d'une tradition spécifiquement pastorale: le prêt de vache. Cette coutume resserre les liens au sein du lignage ou concrétise des amitiés nouées sur des pâturages communs. Alors que cette pratique tombée en désuétude chez les Jaafun et qu'elle n'est pas vraiment acceptée des Aku, elle reste vivante chez les WoDaaBe de Centrafrique. Pourtant, la migration vers le sud, en dispersant des éleveurs qui, autrefois, ne se perdaient pas de vue, n'engage guère à continuer le prêt d'animaux. Mais les WoDaaBe manifestent ainsi leur solidarité en cas de malheur. Par le prêt de bétail, des élans de sympathie se concrétisent à travers un acte éminemment social. Les WoDaaBe de Centrafrique

tiennent profondément à cette institution. *Falali'e, Dum nagge pulaaku, jooDi bana diina*: «la vache prêtée, c'est la vache de la morale peul, c'est comme une religion».

Impératifs pastoraux

Les mises à l'écart géographique et politique des WoDaaBe ont été exacerbées par l'attitude des autres éleveurs mais elles résultent également de choix pastoraux. La volonté collective de se consacrer exclusivement au bétail entraîne des contraintes que les WoDaaBe assument jusqu'au bout.

Ainsi, l'isolement géographique de ces pasteurs renvoie à un refus de partager les pâturages. L'idéal, pour les WoDaaBe, c'est de disposer de savanes inconnues des autres Mbororo et dont leurs animaux sont les seuls à profiter. *Pellel na'i nyaami haari nii, ton ton min yabta*: «l'endroit où les vaches ont de l'herbe et se rassasient, c'est là que nous allons». Au contraire, le rassemblement de nombreux troupeaux au même endroit est jugé comme une mauvaise situation. Même si le pâturage est bon et salubre, les WoDaaBe aspirent à le quitter. *Na'i luwal dow luwal; na'i keewi ladde, fotaay sam*: «les vaches sont corne contre corne, elles remplissent la brousse, ça ne va pas du tout».

Dans l'histoire migratoire récente des WoDaaBe, une série de dispersions surviennent ainsi à partir de «noyaux» temporaires de concentration du cheptel: plateaux de Bocaranga lors des années 1960, environs de Bossembelé à la fin des années 1970. Déjà, en 1984, certains ne se sentent plus à l'aise en plaine au nord de Bangui. Les WoDaaBe sont les plus sensibles aux phénomènes de surcharge des pâturages. Dès que l'herbe commence à devenir moins abondante, ils cherchent à partir. En ce sens, malgré leur mauvaise réputation auprès des «développeurs», ils dégradent relativement peu les savanes. Ils ne les exploitent pas jusqu'au bout, jusqu'à un seuil irréversible. A Bocaranga, c'étaient les autorités qui leur ordonnaient de rester sur les plateaux lors des années 1960, malgré une dégradation avancée du couvert herbacé. Des intérêts économiques et politiques se conjugaient pour imposer une sédentarisation des Mbororo.

Le refus du pouvoir apparaît également comme une réaction typique de vrais éleveurs. Le pouvoir devient vite antinomique avec l'activité pastorale. Il détourne des intérêts pastoraux; il entraîne à effectuer des ponctions dans le cheptel pour servir des ambitions politiques. Dès lors, la grande chefferie s'affirme par une oppression des éleveurs. Les premiers WoDaaBe de Centrafrique gardent un souvenir cuisant des abus de pouvoir des Jaafun: Ardo Boya à Bocaranga et Ardo Idje à Bouar, à l'époque coloniale.

La priorité accordée aux impératifs pastoraux peut exiger de se restreindre volontairement, par exemple en nourriture. Alors que les autres Mbororo restent étroitement dépendants des cultivateurs, les WoDaaBe s'en libèrent, le cas échéant. Ils n'hésitent pas à transhumier vers des savanes vides de cultivateurs, pourvu que les animaux se gavent d'herbe. Eux-mêmes se contenteront, provisoirement, de lait. En zone humide, la saison sèche devient la période la plus salubre pour les animaux, celle qui correspond également aux vêlages. Le lait coule en abondance. *To min keBi nyaaw walaa, laamu vela, nyamndu min Don kaBda*: «si nous avons la chance qu'il n'y ait pas de maladie (du bétail), que le chef soit bien; pour la nourriture, nous nous débrouillons».

Les rapports des WoDaaBe avec les cultivateurs diffèrent de la tension habituelle qui oppose les deux populations. Au contraire, ces pasteurs entretiennent plutôt de bonnes relations avec leurs voisins. Un administrateur, un peu étonné, constatait déjà en 1930 que les Mbororo de la vallée de la Mbéré (c'étaient presque uniquement des WoDaaBe) vivaient en bons termes avec les Gbaya.⁸ Eloignés en brousse, les troupeaux abîment rarement les cultures. Ce n'est pas le cas des Jaafun, tentés de s'établir aussi près que possible des pistes et des marchés. De plus, les WoDaaBe nouent des échanges réguliers avec les cultivateurs car ils répugnent à s'adonner eux-mêmes à des travaux agricoles.

Presque tous ces pasteurs affirment qu'ils seraient incapables ou honteux de manier la houe. Seuls les anciens, délaissant les tâches auprès des animaux, ouvrent de minuscules lopins autour des huttes. Pourtant, les WoDaaBe reconnaissent s'être mis à cultiver autrefois, lorsque de graves maladies avaient décimé le cheptel. Mais dès que la vente de produits agricoles amorçait la reconstitution du troupeau, les WoDaaBe délaissaient les champs. Certains jeunes avaient le privilège d'accompagner le reliquat d'animaux qui survivait à une épizootie. Ils en éprouvent encore une grande fierté: *boore amin Don dow*: «notre tête est au-dessus (de ceux qui cultivent)».

Aujourd'hui, les WoDaaBe de Centrafrique se considèrent comme les plus attachés à l'élevage. D'abord, c'est ce qu'ils ont appris de leurs pères: *baaba bolli am durngol tan*: «mon père ne m'a appris que l'élevage». De plus, les deux activités ne peuvent être conduites de front, dès que le troupeau devient un tant soit peu important. En saison des pluies, il convient de consacrer toutes ses forces au détiage. Non seulement un grand effectif de bétail dispense du recours à l'agriculture mais il le rend plus difficile. Enfin, l'engagement agricole serait, d'après les WoDaaBe, incompatible avec la mobilité pastorale. Pourtant, bien des éleveurs sahéliens combinent activité agricole et déplacements saisonniers. Mais, en savanes humides, la culture d'une plante pluri-annuelle comme le manioc s'avère difficilement conciliable avec des absences de plusieurs mois.

Ainsi les WoDaaBe juxtaposent les éléments d'un système pastoral cohérent. Qu'il s'agisse de la mobilité, de l'isolement géographique, de l'aversion à l'égard du pouvoir ou du refus de l'agriculture, tous ces éléments se relient en un ensemble logique de choix. Mais tout se passe actuellement comme si les WoDaaBe ne réussissaient à sauvegarder leur système qu'en se déplaçant toujours plus loin.

Des pasteurs «piégés»?

Dans leur long mouvement vers le sud; les WoDaaBe reconnaissent qu'ils ont connu une période de bonheur, *bayru*. C'était sur les plateaux de Bocaranga, au début des années 1960. Les pâturages n'étaient pas encore abîmés; ils permettaient aux éleveurs de se côtoyer nombreux. Le natron abondait sur les marchés. Surtout, les femmes vendaient du lait à la ferme de Sarki, assurant ainsi les achats de nourriture. C'était le bonheur pastoral, l'insouciance pour les hommes. *Min Don ngama, min Don waDa indeeji*: «nous dansions, nous fêtions les baptêmes». Mais la dégradation des pâturages a rendu la dispersion inévitable.

Depuis lors, les WoDaaBe sont relancés dans une quête incessante de pâturages neufs. Comme l'afflux de Mbororo en Centrafrique est continu, toute découverte de nouveau pâturage ne tarde pas à attirer des concurrents. Les WoDaaBe sont poussés vers d'autres secteurs sans bétail. Dans cette fuite en avant, n'atteignent-ils pas une limite absolue au début des années 1980?

La barrière forestière

Les WoDaaBe prospectent les savanes humides selon la même méthode qu'au Sahel, en tentant de convertir les secteurs de transhumance en pâturages de saison des pluies. Une fois cette conversion réussie, de nouvelles antennes sont lancées en saison sèche. En 1980, un «saut» amène les WoDaaBe à une vingtaine de kilomètres seulement de la forêt dense, au nord de Bangui. En 1984, WoDaaBe et Jaafun s'installent en lisière même de la forêt, au sud de Boda. Dès lors, la dynamique de prospection de pâturages neufs n'est-elle pas bloquée?

Entre-temps, des Mbororo passés de l'autre côté de l'Oubangui perdent tout cheptel, confisqué par les autorités du Zaïre. L'espace pastoral se ferme. Déjà, des WoDaaBe restés en retrait du front pionnier se plaignent des installations récentes en bordure de la forêt dense. En effet, elles les forceront à dévier leurs trajets de transhumances. Dans quelle direction? La forêt impose une limite infranchissable. Certes, des secteurs restent encore inexploités à l'est de Bangui. Les WoDaaBe rebrousseront peut-être chemin dans cette direction. Mais des tentatives en 1983 se sont déjà soldées par de grosses pertes en bétail. Cette fois, l'impasse géographique paraît difficile à surmonter.

Déclin des revenus laitiers

Les éleveurs parvenus à la limite des savanes affrontent également de sérieuses difficultés économiques. Au fur et à mesure de la progression vers le sud, ils ont perdu le cheptel ovin, devenant seulement des éleveurs de bovins. Ils ne peuvent plus compter sur les revenus complémentaires procurés par le petit bétail, ce qui fragilise leur activité.

L'assise économique de l'élevage bovin s'est réduite. Les WoDaaBe sont les Mbororo qui pratiquent le plus activement le commerce des produits laitiers, confié à la responsabilité des femmes. Or, ce commerce devient pratiquement impossible au sud de Bocaranga, sauf auprès des musulmans dans les villes. Soit absence d'habitudes alimentaires, soit manque de ressources monétaires, les femmes de cultivateurs se refusent à acheter du lait. Elles contestent le troc habituel entre produits laitiers et agricoles, exigeant d'être payés en argent. Des informateurs mettent également en cause une réduction des lactations en savanes humides, en relation avec un médiocre état de santé des vaches. Enfin, les vèlages surviennent en saison sèche, alors que les transhumants sont éloignés des marchés et des agglomérations. Tous les WoDaaBe se plaignent des difficultés pour commercialiser des produits laitiers en savanes humides. Les hommes doivent avancer de l'argent aux femmes pour qu'elles puissent ravitailler le ménage.

Autrefois, les produits laitiers apportaient un revenu régulier aux WoDaaBe, la vente d'animaux pour la viande ne fournissant que des «revenus» complémentaires. A présent, celle-ci joue le rôle de ressource principale. A partir des ventes

d'animaux, les éleveurs procèdent aux achats de nourriture mais également à ceux de natron, un complément minéral indispensable aux animaux. Comme le natron provient du Tchad, il est de plus en plus cher au fur et à mesure que les WoDaaBe progressent vers le sud. A tel point qu'au nord de Bangui et aux environs de Boda, les éleveurs se résignent à remplacer le natron par du sel marin, produit moins cher mais également jugé moins efficace pour le bétail.

Déséquilibres économiques

Les ressources des éleveurs s'amenuisent, tandis que leurs sorties en numéraire augmentent. L'équilibre de l'économie familiale dépend de l'évolution des prix du bétail et des produits agricoles. Or, le marché des produits vivriers est étroit en Centrafrique et manque de fluidité: des pénuries affectent telle contrée tandis que la voisine dispose de surplus. Les prix du manioc oscillent rapidement dans l'espace et d'une saison à l'autre. Il suffit qu'une forte hausse du prix du manioc coïncide avec une chute des cours du bétail pour que les pasteurs se trouvent en position difficile. C'est ce qui est survenu en 1983. Les prix du bétail se sont effondrés, après la fermeture des débouchés camerounais et nigérian (peste bovine), tandis que ceux du manioc ont flambé, devant une réduction de production provoquée par une maladie de cette plante.

Pour compenser la distorsion des prix, des pasteurs furent amenés à commercialiser plus d'animaux que l'équilibre du troupeau ne le permettait. En 1983, certains ont vendu tous leurs boeufs puis leurs jeunes mâles. En 1984, l'évolution des prix redevient un peu plus favorable mais la surexploitation du cheptel l'année précédente fait sentir ses effets. Ne disposant plus de mâles à vendre, des pasteurs en viennent à se défaire de vaches et de génisses. Des relevés de ventes de bétail en 1984 montrent que les WoDaaBe sont parmi les Mbororo les plus touchés par cette surexploitation.

Déjà, les WoDaaBe se comportent, davantage que les autres éleveurs, en naisseurs. Ils vendent tôt les mâles, avant castration, à des maquignons foubé qui «finissent» les animaux, encaissant les profits les plus substantiels. Mais le fait d'entamer le capital de reproduction d'un troupeau s'avère plus grave. En 1984, la situation devient dramatique pour 6 WoDaaBe sur 38 dont les ventes sont inventoriées. Ils se défont de leurs derniers jeunes mâles et puisent déjà dans le lot des vaches reproductrices et des génisses. Ils semblent engagés dans une spirale d'appauvrissement qu'ils auront du mal à enrayer.

Des palliatifs ou de vraies solutions?

Pour ces pasteurs aux abois, les issues ne sont guère nombreuses. Les uns prennent en garde du bétail de commerçants foubé qui leur versent un salaire tous les cinq mois. Les autres engagent des fils comme bergers salariés chez de riches Mbororo. Les jeunes WoDaaBe sont réputés en Centrafrique pour être de bons bergers. Enfin, les difficultés provenant d'achats onéreux de nourriture, quelques WoDaaBe se résignent à entreprendre des cultures.

Des renversements de prix comme ceux de 1983 font peser une menace sur l'avenir de beaucoup de troupeaux. A cette occasion, des WoDaaBe ont pris peur

et se sont mis à cultiver. Il faut qu'ils soient vraiment acculés pour se résoudre à une telle initiative, eux qui méprisent si fort le travail de la terre. Le manioc, culture dominante des savanes au sud du pays, ne se prête pas aussi bien que les céréales à une conversion agricole d'urgence. Il faut attendre plus d'un an la récolte des tubercules: délai trop long pour des gens soudain confrontés à des difficultés alimentaires et pour des transhumants qui changent au moins une fois d'endroit dans l'année. Contrairement aux cultivateurs, les éleveurs sont de nouveaux venus dont les femmes ignorent les préparations des tubercules amers. Elles sont rebutées par l'odeur qui s'en dégage après rouissage. Les WoDaaBe qui se lancent dans l'agriculture en 1983 et 84 préfèrent cultiver du maïs sur l'aire de stationnement du bétail ou en galerie forestière. Bien que mauvais cultivateurs, ils obtiennent de bonnes récoltes, grâce aux déjections du bétail. A l'extrême nord du pays, ils entreprennent du sorgho en même temps que du maïs. Par préférences alimentaires, les éleveurs restent attachés aux céréales, même en pleine zone de culture du manioc. Faute de mieux, certains se mettent à consommer du manioc mais en achetant la farine aux femmes des villageois.

Un sondage auprès de 38 WoDaaBe fait apparaître que 17 d'entre eux se sont engagés dans l'agriculture en 1984, la plupart pour la première fois de leur vie. La tendance est encore plus nette chez d'autres Mbororo de Centrafrique. Chez les WoDaaBe, les travaux agricoles restent modestes. Les récoltes de maïs n'assurent le plus souvent l'alimentation de la famille que pour une durée de deux à quatre mois. Mais les nouveaux cultivateurs sont satisfaits et envisagent d'étendre les champs.

En fait, cet engagement agricole n'est-il pas temporaire et uniquement destiné à surmonter une crise de l'économie pastorale? Certes, la difficulté de vendre des produits laitiers et les faibles surplus agricoles des cultivateurs encouragent les éleveurs à couvrir au moins une partie de leurs besoins alimentaires. Mais ils le feraient plus volontiers s'ils pouvaient recourir à une main-d'œuvre salariée, ce qui n'est pas le cas. Les autochtones refusent presque tous de cultiver pour les Mbororo. Si les prix du bétail retrouvent leur niveau d'avant 1983, il deviendra moins intéressant pour les éleveurs de cultiver, d'autant que la culture du manioc est incompatible avec la stratégie pastorale des WoDaaBe. La contradiction ne pourrait être surmontée que par une scission des unités familiales, entre les personnes qui suivront les animaux et celles qui surveilleront les champs.

Handicaps actuels du système pastoral

Les WoDaaBe de Centrafrique semblent enfermés dans une impasse. A la fermeture de l'espace pastoral s'ajoutent les difficultés d'une économie fondée sur un «mono-élevage» dont les débouchés se rétrécissent à la seule production de viande. L'isolement en brousse répond à une logique pastorale mais il comporte des inconvénients. De plus en plus sensibles aux variations du marché du bétail, les WoDaaBe sont mal placés vis-à-vis des acheteurs. Eloignés des rares endroits de transaction sur le bétail, ils ne peuvent jouer sur la compétition entre maquignons. Ils acceptent, contraints, les faibles prix proposés par les intermédiaires arabes qui achètent de campement en campement. *FilooBe, Be nyamndani min*

seede: «les commerçants en bétail, ils nous «bouffent» de l'argent». En commentaire à la médiocre somme obtenue pour la vente d'un gros bœuf, les WoDaabe disent, de façon laconique: *coggu ladde*: «(c'est un) marchandage de brousse».

Enfin, les WoDaabe isolés en brousse parviennent difficilement à se procurer des produits vétérinaires. Actuellement, la vente de ces produits est organisée en Centrafrique par le biais de pharmacies de «groupements» et de pharmacies ambulantes. L'accès des éleveurs aux médicaments en est facilité mais il se déroule encore le plus souvent le long des routes. Seuls les vendeurs dits clandestins pénètrent en brousse où ils proposent des produits à des prix exorbitants. Les WoDaaBe prennent conscience de la nécessité de traiter les animaux dans ces contrées à peine salubres. Pourtant, parmi tous les Mbororo, ce sont eux qui le font encore le moins. Il serait facile d'éviter certaines pertes en bétail, par exemple celles des veaux par parasitisme intestinal, au moyen d'interventions simples. *Nokkuure nde, Dum ladde, huunde juu caDDum*: «à cet endroit, c'est la brousse, tout est difficile». Réflexion lourde de sens dans un pays qui souffre partout de ce handicap.

Les WoDaaBe, les pouvoirs, le «développement»

A l'époque coloniale, les pouvoirs d'origine islamique entretenaient souvent une façade monolithique, comme si toute la population faisait bloc derrière les sultans et les chefs locaux. En fait, les territoires musulmans englobaient deux populations: les islamisés, citoyens de plein droit et les autres, rabaissés à un rang inférieur. De plus, la population officiellement islamisée se divisait elle-même entre «habitants de plein droit» et «étrangers». Etrangers, les pasteurs l'étaient dans tous les Etats musulmans et, à ce titre, assujettis à de multiples taxes qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus.

Les autorités coloniales se fixèrent comme vocation de libérer les esclaves et les populations asservies mais elles intervinrent peu en faveur des personnes de second rang qu'étaient les Mbororo. Ils continuèrent à subir les exactions des chefs musulmans, auxquelles s'ajouta l'impôt administratif sur le bétail. La paix coloniale offrait cependant la possibilité de sortir de la protection forcée des chefs foubé. Lorsque l'oppression s'accroissait, des pasteurs cherchaient le salut par la fuite. De façon paradoxale, ils étaient mieux accueillis et moins pressurés par les populations non islamisées avec lesquelles ils nouaient des rapports de symbiose. La longue coexistence entre WoDaaBe et Gbaya du Cameroun et de Centrafrique illustre l'entente de populations à économies complémentaires.

En s'efforçant de se libérer de la tutelle des pouvoirs islamiques, les pasteurs se sont souvent aventurés en des secteurs insalubres. Ruinés, ils reprenaient le chemin inverse, dans l'amertume. Les barrières politiques avaient perdu leur étanchéité mais des obstacles écologiques redoutables empêchaient les pasteurs de gagner les pâturages souhaités.

Depuis quelques décennies, les savanes humides deviennent plus accueillantes, sans doute en rapport avec une tendance plus sèche du climat. Dès lors, la poussée des pasteurs prend une ampleur jamais vue vers des pâturages qui jouent

un rôle de refuge. Pour les pasteurs, c'est comme une seconde libération. Elle se manifeste par un grand afflux migratoire. Abondance de l'herbe, absence d'appareil fiscal et de pouvoir contraignant, liberté de parcours offrent des conditions favorables au transfert du pastoralisme dans un nouvel environnement.

Cependant, l'affectation des savanes humides à l'élevage n'est pas tout à fait entérinée par l'administration. Une reconnaissance officielle des pasteurs dans leur nouvel habitat peut difficilement faire l'économie de la création de chefferies ou le renforcement de celles qui existent. Or, pour les pasteurs, tout pouvoir local fortement constitué est lourd de menaces. Enfin, la conversion des savanes humides à l'élevage n'est peut-être que temporaire.

Du Sénégal au Centrafrique, les pasteurs peul sont attachés à une méthode souple, mobile et légère d'exploitation des pâturages. Elle ne coïncide guère avec les tentatives de réglementation pastorale qui appliquent des schémas plus rigoureux, stables et pesants. Déjà accusés de se comporter en rebelles au pouvoir, les pasteurs peul risquent, en plus, d'être considérés comme des rebelles au développement.

Notes

¹ Dupire, M., 1962, «Peuls nomades; étude descriptive des WoDaaBe du Sahel nigérien», Paris, Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme, *Travaux et Documents* N° LXIV, VIII + 338 pp., fig., fotogr., index, bibl., carte dépl.

² Stenning, D.J., 1959, *Savannah Nomads; a study of the WoDaaBe Pastoral Fulani of Western Bornu Province, Northern Region, Nigeria*, London, Oxford University Press, 266 pp., 5 cart., fotogr., index, bibl.

³ Boutrais, J., 1988, *Des Peul en savanes humides; développement pastoral dans l'ouest centrafricain*, Paris, ORSTOM, Etudes et Thèses, 387 pp., fig., photos, bibl. + carte dépl.

⁴ Dupire, M., 1970, *L'organisation sociale des Peuls; étude d'ethnographie comparée*, Paris, Plon, 624 p., fig., cart., fotogr., index, bibl.

⁵ Stenning, J.D., 1959, fig. 3, p. 223.

⁶ Lettre du Chef de Subdivision de Yoko au Chef de Circonscription de Bafia; mars 1934.

⁷ Affaire Djae; décembre 1943 (Archives Nationales du Cameroun, APA 10.061/G).

⁸ Il lève également le voile sur les véritables relations entre les Foulbé de Ngaoundéré et les nomades: «Baya et Bororo vivent en excellents termes. Notre occupation effective mettra à l'abri ces éleveurs des lourds tributs autrefois prélevés par les dignitaires (foulbé). Cette population nomade est à mettre en confiance; je n'ai pu approcher que de rares troupeaux» (Rapport de tournée du 15 février au 25 mars 1930 par Mr. Lefebvre, Chef de la Circonscription de Ngaoundéré, dans la vallée de la Mambéré).

SUB-SAHARAN AFRICA: DEBT CRISIS AND ITS CAUSES

Ebenezer Mireku, PhD *

Consultant in development and management issues
Accra, Ghana

When talking about the basic problems that face Africa, mention should not actually be made of the debt crisis.¹ This is because not only can the debt crisis be solved for us externally through the stroke of a pen, but it is in principle one of the symptoms of our basic problems, whereas our basic problems can only be solved internally.

It is therefore our pleasure to note that, for example, Ewusi argues: 'Suffice it here to note that for African countries the current debt problems are only a symptom and not the cause of Africa's difficulties. Yet the debt problem is undoubtedly an obstacle to the restoration of the conditions needed for growth, as shown by the negative peculiar aspects of Africa's indebtedness.'² It is however also argued that: 'By all criteria the debt problem has retarded the continent's progress on all fronts — economic, political, social and cultural — and exacerbated its long-entrenched problems — poverty, hunger, disease, illiteracy, backwardness, etc.'³

Accepting that the debt crisis is an obstacle to the restoration of the conditions needed for growth and development in Africa, it is our intention to contribute to the suggestions made to overcome this obstacle.

We shall first investigate the debt position of sub-Saharan Africa, then the causes for the debt crisis, which will be the main focus, and finally consider some of the suggestions made to solve the crisis.

The debt position of sub-Saharan Africa (SSA)

A well-documented analysis of the debt situation of SSA has been made by the IMF. From this survey, we can deduce that between 1980-87, only 12 out of the 44 SSA countries could service their debts promptly. More than half of the total debt of \$ 137.8 billion at the end of 1987 was accounted for by five countries: Ivory Coast, Nigeria, Sudan, Zaire and Zambia. Over two thirds of the external payment arrears were concentrated in four countries: Mozambique, Nigeria, Sudan and Zambia. The debt ratio, which averaged 355% of exports of goods and services for all countries in SSA, ranges from less than 100% (Botswana, Lesotho, Mauritius and Swaziland) to over 1000% (Guinea Bissau, Mozambique, Somalia and Sudan). Debt service as percentage of exports of goods and services had risen from below 11.4% to over 26.4%. Even for 1988-89, the debt service ratio was expected to rise to 54.4%.⁴

* Dr Mireku studied at the St. Gallen School of Economics and Social Sciences (Switzerland) where he presented his PhD thesis in 1988.